

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 29 (1891)  
**Heft:** 37

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192507>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

arrivait à son comble; tous ne songeaient plus qu'à marcher en avant... on sentait que Sébastopol était à nous.

Les divisions Dulac et de la Motte-Rouge n'avaient pas manœuvrés moins vaillamment et moins habilement que celle de Mac-Mahon; entraînées par leurs chefs, dans un de ces élans superbes qui renversent tous les obstacles, elles s'étaient emparées du petit redan de Carénage et de la courtine, poussant même jusqu'à la seconde enceinte.

Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués; le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblant les fossés, ouvrant des passages, jetant des ponts; la seconde brigade du général Mac-Mahon s'avancait rapidement pour le renforcer dans Malakoff; le général Bosquet, malheureusement frappé d'un éclat de bombe au côté droit, venait d'abandonner le commandement au général Dulac, que secondait parfaitement le général de Cissey, chef d'état-major du deuxième corps. Solidement installés dans toutes nos positions, nous pouvions marcher en avant.

Le général Péliquier, fit alors le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, que devait suivre un peu plus tard l'attaque de la ville; après des efforts inouïs, les Anglais furent repoussés avec des pertes énormes; nos attaques contre le bastion central n'eurent pas un succès plus heureux; nous restions maîtres de la tour de Malakoff, mais la possession nôtre en était vivement disputée. Pendant près de cinq heures, les Russes redoublèrent d'efforts pour reconquérir cette position, qui était pour eux le point capital; heureusement, Mac-Mahon ayant reçu successivement, pour résister à ces combats incessants, la brigade Vinoy, les zouaves de la garde, la réserve du général Vimpfen, une partie des voltigeurs de la garde, put tenir partout tête à l'ennemi. Une dernière fois, un peu avant cinq heures du soir, les Russes voulurent faire une tentative désespérée; formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage et par trois fois furent obligés de se retirer avec des pertes énormes.

Après cette dernière lutte, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent à nous envoyer jusqu'à la nuit quelques projectiles qui ne nous firent pas beaucoup de mal.

Le général en chef s'occupa alors de prendre des dispositions pour s'établir solidement sur la position conquise, et repousser de nouvelles attaques pendant la nuit, mais il s'aperçut bientôt que tout cela était inutile, car l'ennemi évacuait la ville. De longues files de troupes et de bagages défilant sur le pont en se rendant sur la rive Nord lui en avaient donné le pressentiment, des incendies, sur divers points, achevèrent de lever ses doutes... Il eut voulu alors pousser en avant, gagner le pont, fermer la retraite aux Russes... mais les magasins à poudre et divers établissements sautaient de tous côtés et auraient détruit nos hommes en détail; il fallut rester en position en attendant le jour.

(La fin au prochain numéro.)

### On larro robâ.

On larro que robè, cein sè vâi ti lè dzo; on larro que sè laissè robâ, cein arrevè cauquîès iadzo; mâ on larro que sè robè li-mémo et que sè trâovè ein perda, cein est tant râ que vé vo contâ coumeint cein est arrevâ.

Tapotton, on petit pâysan dè per tsi no, étai à cor d'ardzeint et dè fein, et après ein avâi dévezâ avoué sa fenna, décidâ dè menâ à la fairè iena dè sè duè vatsès, onna dzaille que l'avâi du lâton.

— Tâtse d'ein teri cein que le no z'a cotâ, lâi fâ sa fenna ào momeint iò modâ po la faire; tins bon!

La vatsé lâo z'avâi rapportâ se n'eintretin, et coumeint l'étai prao galéza bête, m'einlevâi se Tapotton n'ein reterâ pas 15 pices dè plie que ne l'avâi atstâtie.

Tot conteint, Tapotton avâi couâite d'apportâ cllia bouna novalla à sa pernetta; mâ trovâ dâi z'amis et ne rabordâ à l'hotô quâ dévai lo né. Sa fenna coudi bin férè on pou la potta et bramâ dè cein que l'étai tardi; mâ quand se n'hommo lâi eut montrâ et bailli la renaille, gonnâlia coumeint onna pétriblia, et que y'avâi 15 pices dè bon, le fut tot lo drâi dè bouna, et àovrit lo gardaroba po lâi reduirâ la borsa.

— Oh! atteinds-tè vâi! fâ Tapotton. Dévant dè la reduirâ baille-mè vâi dou francs. Y'e rendez-vous avoué lo syndiquo, à la pinta, et quand on a gagni onna bouna dzornâ, on pao bin s'accordâ oquî.

La Fanchette ve que ne faillai pas refusâ et lâi baillé dou francs que met dein son porta-mounia et tracè po la peinta sein sè retzandzi. La pinta étai pleinna dè dzeins dâo veladzo et dâo défrou, que revégnont dè la fairè. Tapotton s'achetâ à n'on bet dè trablia découte dâi marchands d'affrêres ein bou que roudont lè fairès et qu'ëtient ovoué on gaillâ que menâvè on sindzo.

Tapotton, qu'étai dza on petit bocon allumâ, sè met à bragâ que l'avâi gâgni 15 pices ein veindeint sa vatsé et desâi ein sè fiaiseint su la cousse: « Revigno dè la fairè avoué lo bosson garni! » Faut derè que quand l'avâi trinquottâ, l'avâi onna niaffe et onna bragâ dâo tonaire.

A foce bâirè pè lo cabaret, la borsa sè retreint; mâ cein n'arrevâ pas à Tapotton cllia né quie, kâ quand vollie pâyi se n'écot et que pre lo porta-mounia dein sa catsetta, mè bombardâi se ne trovâ pas 32 francs dedein.

— Mâ que dâo diablio cein vâo-te-derè, se fet y'avé dou francs ein vegneint ice, et ora y'ein è treinte-dou!

Nion, ne lâi compregnâi rein; mâ ein vouâiteint cè porta-mounia, ye ve que n'étai pas lo sin; a quoi étai-te don? On a su, ein après, que ion dè clliâo roudeu dè fairè, qu'étai à coté dè

Tapotton et que l'avâi oïu bragâ que l'avâi lo bosson garni, lâi avâi robâ son porta-mounia que créyâi pliein dè napoléons, et que lâi avâi met lo sin à la pliace po que Tapotton cheintè que l'ein avâi adé ion, se per hazâ fourrâvè sa man dein sa catsetta, et quand Tapotton a z'u découvai que l'avâi treinta francs dè plie que dein lo sin, lo larro, qu'étai adé quie, n'a pas ouzâ reciliamâ, mâ l'a tant mé du djurâ ein dedein.

*Comment lisent les dames.* — Le célèbre critique Sarcey, dont nombre de journaux publient chaque semaine les spirituelles chroniques, reçoit sans cesse des tas de livres envoyés par les éditeurs ou les auteurs sollicitant un compte-rendu. Il va sans dire qu'il ne lui est guère possible de les lire tous, pas même de les parcourir; car il nous raconte en ces termes la manière dont il s'y prend pour se mettre en mesure d'apprécier toutes ces publications.

« Je ne parviens à lire moi-même plus de trois ou quatre volumes par semaine; mais j'ai un système pour les romans nouveaux. Je ne le donne pas pour infallible; il m'a réussi quelquefois. Je connais nombre de femmes qui sont de grandes liseuses de romans, et surtout de romans nouveaux. Je mets ma bibliothèque à leur disposition et les leur prête aussitôt arrivés, à cette seule condition qu'elles me diront si ça les amusées et si c'est la peine que je les lise.

» Il va sans dire que je connais les personnes à qui je confie ce soin. Il y a telle d'entre elles qui me rapporte le volume, me disant avec admiration: C'est charmant!... lisez sur ma parole.... » Ça me suffit; je ne l'ouvrirai même pas, persuadé qu'un roman qui l'amuse ne saurait avoir aucun intérêt pour moi. Si elle me dit au contraire: « On n'y comprend rien, c'est ennuyeux comme la pluie, » je mets le volume de côté: il doit y avoir quelque chose là-dedans.

» Je sais d'autres de mes liseuses qui ont du goût et de l'esprit; je tiens grand compte de leurs indications, et quand elles me disent, me rapportant un paquet de livres: « Vous savez, il n'y a rien pour vous, là-dedans », c'est comme si le notaire y avait passé. Je jette la sonde autre part. »

M. Paul Ginisty, qui publie régulièrement chaque semaine une spirituelle chronique dans le XIX<sup>e</sup> Siècle, raconte dans les termes les plus amusants, l'aventure arrivée à un jeune réserviste français, actuellement aux grandes manœuvres. Les hommes de sa compagnie, éreintés de la marche de la veille, dorment sur la paille dans une grange. Mais Raoul — c'est le nom du jeune soldat — qui est habitué aux douceurs de la

vie, ne peut pas dormir dans cette cambuse sans air; il sort pour respirer un air plus pur, s'asseoit sur une pierre et se met à songer à Lucy, sa bien-aimée, dont il n'a pas encore reçu de nouvelles, malgré des promesses scellées de baisers. Il pense surtout que demain c'est le jour de sa fête et qu'il ne pourra pas, comme les années précédentes, être le premier à lui envoyer ses souhaits bien tendres. « Elle m'accusera, sans doute, se dit-il. La pauvre chère ne sait pas ce que c'est que cette vie de chien ! Elle pensera que je l'oublie, elle me boudera, et ses lettres, déjà si rares, je ne les aurai plus du tout ! »

Puis, dans la nuit, Raoul se promène de long en large agité par ses pensées.

Mais laissons maintenant la parole à M. Paul Ginisty, qui raconte toujours si bien :

Tout à coup une idée lui vient, qu'il repousse d'abord, puis qui s'impose irrésistiblement. Pourquoi pas ? Le jour n'est pas encore près de paraître. Une heure le sépare du prochain village où l'on trouve un télégraphe. Il éveillera un paysan, lui remettra sa dépêche, avec ordre de la porter dès l'ouverture du bureau, — et le lendemain, en dépit du ministre de la guerre, on aura, comme d'ordinaire, ses vœux de fête, avenue d'Antin.

Il hésite un peu, mais tout est calme. C'est grave, cependant. Et si la sentinelle allait l'arrêter, s'il y avait une prise d'armes pendant son absence ?... Bah ! arrive que pourra ! Il se glisse derrière la grange, prend un petit sentier et se met à courir. Et tandis qu'il va, il revoit l'amie adorée, toute blonde, même un peu rousse, si drôle avec ses petits cheveux frisés sur le front, dans son grand chapeau empanaché, et laissant après elle un froufrou qui sent bon... Par instants, son front se rembrunit bien un peu, car, malgré lui, la voix rude du code militaire le poursuit, et ces mots bourdonnent à son oreille — les premiers, par ordre alphétique, sur la longue liste des cas prévus :

« Abandon de son poste... »

Mais quel danger ? Aucun. Il sera là dans si peu de temps ! Et il se met à rire en pensant à son équipée. Elle s'en amusera, quand il racontera cela à son retour.

Il court... il court toujours... Subitement, il pousse un cri. Bon ! il vient de tomber dans une mare boueuse, où il manque de rester. Il ne s'en dégage qu'avec peine, à demi asphyxié. Le voilà bien, à présent ! Il sera joli pour l'appel ! Jamais ses vêtements n'auront le temps de sécher... et pas moyen d'en changer. Comment faire ? D'autant que le froid l'a saisi, maintenant. Il se secoue comme un barbet, et continue sa marche, un peu penaud. Voici, enfin, la première maison du village, un ferme.

Il frappe à la porte. Pas de réponse. Il frappe de nouveau... Tout à coup, il reçoit un formidable coup de fourche dans les reins et une grosse voix lui crie :

— J'aimons point les plaisanteries... attrape !

Le pauvre Raoul, mouillé et battu, ne calme la colère du paysan qu'en lui montrant un louis. Sur une feuille de son carnet,

il écrit à la hâte, au-dessous d'une adresse, trois petits mots : « Je t'aime », et donne ses instructions au rustre.

Enfin, il a réussi !

Il a rejoint le cantonnement sans qu'on se soit aperçu de son absence, mais dans quel état ! Souillé de boue, il est, de plus, affreusement endolori et courbaturé...

Le coup de fourche avait bien porté !

Lucy célèbre très gairement sa fête, ce soir-là. Ses amis ont été charmants. L'appartement est plein de fleurs. Dans l'atmosphère chaude et tranquille du petit nid de l'avenue d'Antin, leur parfum est plus pénétrant. On entend de grands éclats de rire.

Ils sont une douzaine à dîner joyeusement, avec des soupirs de gens heureux qui se pâment à quelque bonne histoire, gauloisiement contée; les verres se choquent, et, tenant une coupe de champagne, un des convives porte, avec des raffinements de galanterie, la santé de la maîtresse de la maison.

Elle a d'ailleurs revêtu une délicieuse toilette, une robe de satin gros-vert, avec un foulard d'oiseaux curieusement brodés. Un bouquet de roses-thé est fixé à son corsage près de l'épaule. Elle est à ravir, — et on le lui dit.

La femme de chambre entre tout à coup, s'approche de Lucy et lui remet une dépêche. Lucy l'ouvre distraitemment et la chiffonne aussitôt, avec une parfaite indifférence, sans cesser de prêter l'oreille aux compliments de son voisin.

— Qu'est-ce donc ? demande une amie. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, au moins ?

Oh ! rien, dit Lucy avec son adorable et féroce rire clair, d'une perversité exquise, ce n'est qu'une bêtise de Raoul... Il est assommant !

Pauvre réserviste !

### Souscription DAVEL

Liste précédente.	Fr. 105 50
Par l'entremise de M. Jaton,	
à Lapraz :	
Collecte faite à Lapraz, le	
2 août . . . . .	» 8 80
De quelques dames, à la	
pension Huguenin . . . . .	» 5 —
Café Jaton, à Lapraz . . . . .	» 12 20
Total. . . . .	Fr. 131 50

**Questions et réponses.** — Voici les mots du *passe-temps* proposé dans notre numéro du 29 août : Constantinople, Fontainebleau, Rambouillet (ou Montpellier). — Une seule réponse juste : M. Dunoyer, à Crescier.

### Logographe.

(Sonnet)

Je suis offert au personnage  
De grande popularité,  
Fonctionnaire, député,  
Comme respectueux hommage.

Je suis aussi d'un grand usage  
Un jour de fête, de gaité;  
Tableau de la fraternité,  
La belle humeur est mon ouvrage.

Ma queue en moins il va rester  
Ce que parfois a fait sauter  
Joueur favori de la chance,  
Enfin, lecteur, pour en finir,  
Je suis l'âme de la finance  
Mystérieuse à définir.

### Boutades.

Jolie coquille cueillie l'autre jour dans un de nos journaux :

« Au sortir de la gare, le prince a été acclamé par une poule enthousiaste. »

C'est évidemment « foule » qu'on a voulu dire.

La scène se passe sur un paquebot, de Douvres à Calais.

— Pardon, capitaine, demande un passager, quelqu'un s'est-il jamais perdu dans cette courte traversée ?

— Oh ! jamais ! répond le capitaine ; il est bien tombé quelques passagers à l'eau, mais on les a toujours retrouvé dans la quinzaine.

Chez l'opticien :

— Voulez-vous me donner un lorgnon du numéro seize ?

— Oui, monsieur.

L'opticien cherche vainement dans ses boîtes.

— Vous n'en avez peut-être pas ?

— Oh ! si, monsieur, mais on n'en porte presque plus, maintenant !

— A la rigueur, dit le marchand à un monsieur, je vous laisserai ce faisan pour seize francs.

Le monsieur, saluant poliment :

— Moi aussi.

**L. MONNET.**

### VINS DE VILLENEUVE

**Amédée Monnet & Fils, Lausanne.**

### PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

**L. FATIÖ, constructeur, à LAUSANNE**

### ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27, — Communes fribourgeoises 3 % à fr. 101. — Serbie 3 % à fr. 85, — Barletta, à fr. 65, — Barletta, à fr. 43, — Milan 1861, à fr. 43, — Milan 1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26, — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 100, — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.

**J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud.**

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.